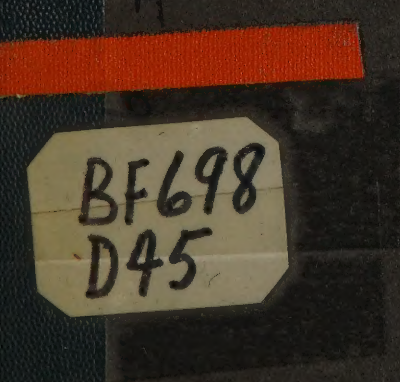
LA TIMIDITE CHEZ LES AVEUGLES

Maurice Desagher




EX LIBRIS
M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND

Notes et Documents

LA TIMIDITÉ CHEZ LES AVEUGLES

C'est la faiblesse volontaire qui est cette infirmité, non seulement motrice, comme on l'a dit, mais affective et même mentale.

La parole, ce curieux intégrateur de volonté pensante dans la matière, comme tout acte, tout geste, toute attitude du corps, est bien la forme la plus apparente de cette brusque atrophie du champ social. « Ce champ que j'appellerai volontiers croyanciel, car il est sous-conscient et spontanément affectif », a écrit M. Ribot, jadis.

« On est tout heureux de citer cet aimable philosophe », aussi modeste que précis et ingénieusement clair.

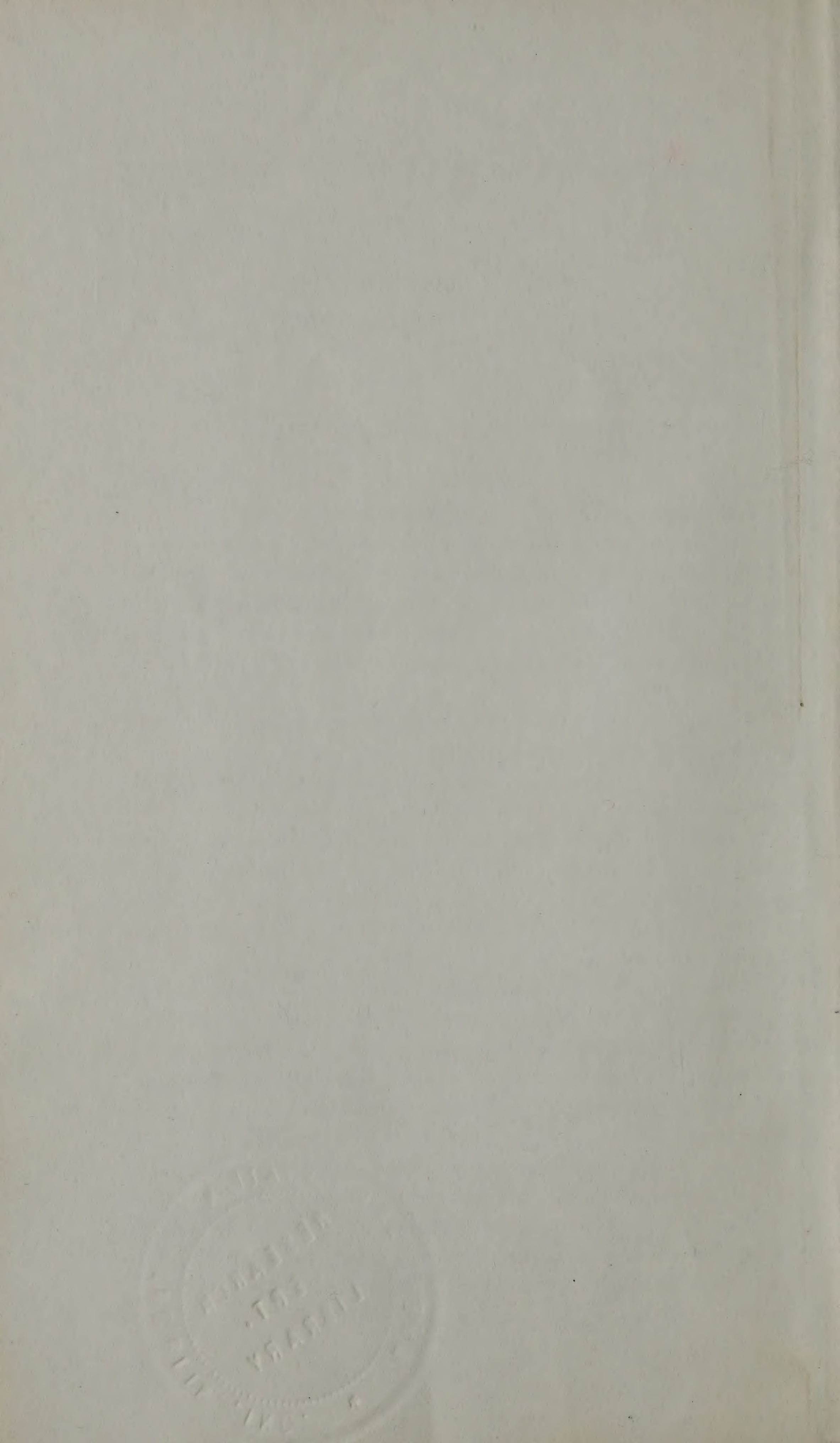
La cécité, cela va de soi, restreignant les points intégrateurs de la conscience et de l'univers, provoque la timidité.

Atténuer la déperdition de formes exécutées ou perçues, telle est la cure seule efficace ici, bien évidemment. Autrement dit : faire la cécité moins privative de données conscientes et d'actes réfléchis, est, à la fois, l'atténuation de celle-ci et de son corollaire inévitable : la timidité.

I. — Pour lutter contre un mal il ne suffit pas de le connaître en ses manifestations les plus apparentes, même, les moins prévues; il en faut longuement, minutieusement, analyser les causes ou raisons d'être. Il faut connaître la chose à éliminer, non seulement au statique, mais en sa génération dynamique, en sa genèse procréatrice.

Mais ici, c'est la question même de la volonté agissante qui se pose; et ce grave problème comprend, croyons-nous, toute la psychologie, aussi bien les actes mentaux, ou évocations d'affectifs et d'images par la pensée, que les actes moteurs, ou revêtition de formes conceptuelles de tout ce que les sens nous apportent.

La volonté a quatre stades, nous semble-t-il. Elle est motrice;



elle est sang-froid, ou raison intérieure; elle est sociabilité réfléchie, ou raison au social; elle est enfin, héroïsme, sacrifice, ou raison inspirée! car l'art est oubli de soi, comme l'offrande de la vie à la défense frénétique de quelque idéal : religieux, patriotique, scientifique, humanitaire. La timidité n'est plus ici chez elle. Pourquoi? parce que sa cause est détruite; la peur d'être mésestimé.

Serrons de plus près la volonté en ses éléments constitutifs, car la timidité n'est saisissable qu'ainsi, attendu qu'elle naît d'une fausse combinaison des facteurs volitionnels. Ces propriétés de la triplement monadique volition, ainsi que Wundt l'a génialement prouvé, sont : la connaissance, les affectifs, le caractère. Les combiner harmonieusement, sans la vue! problème ardu, certainement pas insoluble, nous l'affirmons ici.

Ce qui est terriblement complexe est bien sûrement aperçu, au premier examen : c'est que, sur la volonté elle-même, la plus dure éducation est longue à opérer, car elle est son propre maître, sa propre discipline, son propre réservoir d'énergie et de certitudes restauratrices.

Wundt, ici, est très curieusement cartésien, comme chacun sait. « Vouloir, c'est forcer l'inertie, au passionnel et au mental; la passion et la connaissance, combinées en affectifs de trois sortes, sont la volonté tout entière. »

Les trois sortes d'affectifs, je me permets de les rappeler : les sots appétits, comme la vanité, la peur, et la dignité scrupuleuse! Deuxième classe d'affectifs : les bas sentiments altruistes, comme la compassion hébétée, ce dérivé de la vantardise; comme son sosie la pitié bruyamment aboulique et combien gênante. La dernière catégorie sort presque de ce sujet; elle comprend les hauts affectifs de sociabilité, à tous les égards : famille, patrie, savoir, sympathie esthétique.

Gardons-nous, après tout, de penser que la timidité ne les atrophie jamais; ce serait malheureusement une erreur grave.

Wundt, après Descartes, est le Colomb de la volonté; car Spinoza a presque seulement mis en action, la monade de Leibniz, dont la conception de la volonté est, après tout, cartésienne.

Descartes a tout découvert ici! la force mouvementaire, créant l'étendue et la matière; stupéfiant exemple du génie constructeur, devançant par les imaginations hypothétiques, les découvertes les

plus récentes de l'observation. Mais là ne s'arrête pas la merveilleuse clairvoyance de notre Descartes.

Il a même surpris le mécanisme intégreur de l'univers par la conscience. Car, chez tous ses prédécesseurs, même chez Aristote et saint Thomas, la volonté est seulement la pensée en action; non l'irritabilité de la substance en voie d'intégration. Or, pour Descartes, comme pour son lointain disciple allemand, le très judicieusement profond auteur de la « psycho-physiologie », la volonté est la force mouvementaire faite passion, se combinant avec la connaissance pour produire la secousse efforticielle, ou acte.

La timidité est, ainsi que nous allons le démontrer, une fausse interprétation du connu provoquant une dynamisation extravagante de la force passionnelle aussitôt en mouvement.

La timidité se rapproche, comme causalisation, ou conditions génératrices, soit de la grande joie, soit de la folle douleur, car, dans ces deux cas d'extrême intérêt de tout l'être, pour un ensemble de faits; le mécanisme producteur est exactement le même, sauf au quantitatif bien entendu.

II. — Pour faire bien comprendre le cas de suspension de haute conscience qu'est avant tout la timidité, car elle est perte de la proportionnelle au synthétique, prenons l'exemple le moins simple, donc, le plus riche.

Il s'agit du cas plus que rare, heureusement, où les personnes qui entourent l'aveugle, se trouvent être mal disposées à son endroit. Ceci mettra tout en relief, aussitôt.

En effet, l'aveugle se trouve alors presque sans aucun champ croyanciel, ou confiante aperception de l'immobile ambiance matérielle qui, elle du moins, est neutre et même réconfortatrice pour tout autre en pareille conjoncture. Mais, dans le cas de la personne qui nous occupe, non seulement ce champ premier lui fait défaut, mais la connaissance observable lui est beaucoup moins aisée, à cause de la solitude obscuritaire qui est son champ de présence.

Enfin, il est soudain livré aux attentivités hostiles sans avoir à opposer la magnétisation du regard, ce grand dompteur silencieux et troublant, car il est sans analysation possible de l'intention prochaine, ce qui terrifie parfois. Or, avant toute attaque directe, la

voix, ce regard sans éclat n'est ici d'aucun usage. Il faut attendre, comme baillonné, avec seulement trois armes bien anodines : la crispation dédaigneuse, plutôt le battement de la lèvre ; la tenue hautaine du corps; l'habituelle influence de l'aveugle sur son milieu.

Tout cela est bien peu moteur! d'où congestionnement de la sentimentation impuissante à se résoudre en actes opportuns.

L'orage est ainsi déchaîné dans l'affectivité mal renseignée, donc exagératrice derechef.

Je me garde bien de refaire, après M. Dugas, l'analyse de l'accès de timidité, avec la crise scrupuleuse, le brin de délire mental, les désordres de la motricité ou du savoir-faire.

Tout cela paraît bien définitif. Oserai-je pourtant regretter que notre auteur, adoptant l'opinion commune, croit devoir distinguer la timidité de la peur. Il semble bien cependant à notre modeste, mais constamment attentive expérience, que la timidité est la peur sociale. Sur cet intéressant problème de synthétique humaine, Mosso et Wundt quoique peu explicites sont certainement de notre avis. Les autres auteurs, en la matière, comme M. Hartemberg, ont cru devoir distinguer la timidité de la peur à cause de l'absence de tout danger pour le corps. Il est évident que la vie n'est jamais en péril dans les cas de timidité. Cependant, pour l'analyse psychologique dont il s'agit : comme c'est l'inconscient qui est tout ici, le mobile est chose secondaire. La vanité menacée est aussi alarmante pour la sentimentalité sociale qu'un péril physique ; surtout quand on se sent à la fois dépendant, menacé de l'être plus sûrement, sûr d'avoir, comme dit Dugas plaisamment, « commis la fâcheuse *gaffe* »!

C'est le mot juste, après tout. Donc, on tremble, si l'on veut, pour son être social, sa considération, sa liberté.

Qu'il me soit permis de formuler encore une autre réserve toute de détail. A la fin de son beau travail, M. Dugas introduit, assez brusquement, une opinion bien déconcertante, à savoir : que la pudeur ou discrétion, cette fleur de l'âme, ce rocher inaccessible, d'où il faut tout connaître et tout influencer, est effet de la timidité, analysatrice et prémonitoire.

Il y a beaucoup de vrai dans ce curieux point de vue ; tellement que nous y trouverons, je le crois, la raison d'être de la timidité :

une suppléance passionnelle à la connaissance déficiente; un agacement pour attentivation extraordinaire. On voit tout ce que l'ingénieuse découverte de notre auteur a jeté de lumière sur la question.

Cependant, si l'on adopte pour un instant mes quatre stades de la volonté : motricité, sang-froid, sociabilité réfléchie, sacrifice de son moi, à quelque synthèse momentanément dominatrice! il me semble qu'une réserve s'impose.

Combien M. Dugas a vu juste pour le moteur : paroles, attitudes, mouvements de tout le corps; telle que la marche, la station immobile, l'acte de s'asseoir, etc. Mais, aux stades supérieurs, la conscience ne puise plus de données au dehors. Elle systématise son acquis en idées, affectifs et volitions. Or, moins il y aura d'appréhensions, abolisseuses de maîtrise intérieure, plus les systèmes réfléchis et agissants s'édifieront, avec équilibre, à propos, efficacité, mesure. Car ici, tout est, non plus impressions, mais coordination par la haute pensée, dont tout le travail est fait d'heureuse patience, de justesse proportionnatrice.

Elle doit universaliser, dans la mesure de sa force évocatrice et de son acquis expérimental, les notions qui lui parviennent, afin de faire ces concepts aussi activateurs, nourris, compréhensifs que possible.

Donc, la timidité, providentielle auxiliaire pour la conception rudimentaire et impressive, est à redouter pour la maturation, la discussion et l'unanimisation volitionnelle. Combien je m'excuse d'avoir, pour ce premier essai, mis en question l'opinion d'un vétéran de l'observation psychologique. M. Dugas a tant donné le goût et l'habitude de la sincérité, qu'après tout, il est bien un peu responsable de mon zèle pour la juste appréciation, dans l'accès de timidité, de la part respective des deux éléments du vouloir; la raison et la force.

III. — Nous avons mis à nu, espérons-nous, la cause efficiente, dynamisatrice, de la timidité chez les aveugles : la déficience de concepts activateurs de la volonté, provoquant la mise en mouvement de la sentimentation, ce trouble repaire de notions sans sûre conscience d'elles-mêmes.

Nous avons même découvert, peut-être, la cause profonde ou raison d'être de la timidité dans l'organisation mentale : une irrita-

tion de l'intégreur, ou volonté consciente, pour mieux faire analyser l'intégrable ou monde extérieur. Nous y voyons comme une brusque secousse de la pensée, la faisant mieux attentive au dehors, mais moins sûrement équilibratrice au dedans.

Car, n'oublions jamais que la timidité est phénomène morbide, encombrant, gâcheur; et dont la présence dans certaines âmes n'est, qu'on me passe ce mot, qu'un pis aller, un coûteux expédient d'adaptation à l'ambiance sociale. Donc, il serait plus que surperflu de combattre la timidité en ses effets seulement; bien que la conscience ait beaucoup de première besogne de filtrage, de curage, de suggestion intime à effectuer. Mais bientôt! hélas! la cause vivacement agissante de ce phénomène est la plus forte, c'est, par conséquent, cette cause elle-même qu'il faut, surtout chez les aveugles, sinon tout à fait anéantir : (ce qui serait presque saugrenu à moins de les faire clairvoyants!) mais restreindre, comme on le fait admirablement depuis un siècle et plus, la déperdition d'images visuelles à évoquer par l'esprit.

Comme ces images sont synthétiques, souvent mobiles, parfois en accomplissement conceptuel ou transformation, leur rôle est incomparable dans la formation effectivatrice de notre être : le caractère.

J'ai la certitude que, chez les bien doués, la suppléance de la vue par la constance et l'attention, est chose bien stupéfiante, bien précieuse à observer. Ce triomphe du mental sur l'inconscient, combien il anime à vivre, à espérer, à entreprendre.

Peut-être ces considérations sur la timidité chez des anormalement systématisés, feront-elles mieux comprendre ce même état affectif chez les êtres doués normalement.

J'ai tout observé par moi-même; aussi, est-ce une contribution immédiate que je voudrais avoir apportée à la psychologie de la volonté.

Maurice Desagher.

SHYNESS AMONG THE BLIND

nerves

This infirmity (shyness) extending from the motor ~~reactions~~ to emotion and mental reactions, is due to an inferioty complex.

Speech defect is the most apparent of this atrophy in the social field. "This field (area?) which I will call "croyanciel" (coined word, meaning faith, belief), for it is subconscious and spontaneously affective", wrote Mr. Ribot, the philosopher.

Blindness, (it stands to reason,) since it restrains (inhibits) the integrating points of conscience and the universe, provokes shyness. To attenuate the loss or diminution of perceived forms is the only efficacious cure.

1- To overcome a difficulty it is not sufficient to know its manifestations, one must analyse its causes. But here the question revolves around "acting will" (will to action) , and this grave problem comprises all the psychology, from mental action, evocation of ~~images~~ mind images, to motor actions or the assuming of preconceived forms to everything brought to mind by the senses.

The will has four stages, we believe. It is sang-froid, or inner reason (rationalisation); it is conscious sociability, or and social sense. It is finally heroism or sacrifice, for it means the forgetting of self, ~~like~~ in the offering of one's life in defense of an ideal, country, religion, etc. Shyness, fear, is not at home there. Why? Because its cause, the fear of being underestimated, is destroyed.

Let us review the will and its components, for shyness can only be dealt with in this fashion, since it is born of a false combination of will factors. These ~~are~~, as Wundt proved, are: knowledge, feelings and character (or disposition). To combine them harmoniously is a hard, but insolvable problem.

Wundt said: "To will is to overcome inertia, emotionally as well as mentally." Knowledge and passion (feelings) combined in three sorts of affectives (2) are the sum total of the will."

The three kinds of affectives, let us recall, are false appetites, such as vanity, fear and pride. 2- low altruistic ~~feelings~~ sentiments (sic)* like stupid compassion, this child of conceit, or braggadocio. The last category is almost outside the subject. It includes all the high social subjects, ~~such as~~ in all respects; family, country, knowledge and esthetic appreciation. Let us not think, however, that timidity never atropies these centers. It would be a great error to believe that.

* Sol -

(2) It's an adj- but he uses it as a noun -

Descartes was a great discoverer; startling example of creative genius whose hypotheses foresaw the most recent discoveries. He even caught the integrating mechanism of the Universe, through conscience (consciousness). For with all his predecessors, even Aristotle and St Thomas, the will was only thought in action, and not the chemicalization of substance on its way to integration. For Descartes, as for his later German disciple, the author of Psycho-physiology, the will is the moving force, become passion combined with knowledge to produce a shock-effort, or act.

(N.B. Margot, are you still with me? By now I'm not only not sure I know French, but doubt I know English.)

Shynes, as we're going to demonstrate, is a false interpretation of the known giving rise to an extravagant Dynamization (is there such a word?) of the passional forces as soon as they are set in motion. (And if you know what that means, I wish you would tell me. A.)

Shyness, in its generative conditions, is akin to a great joy or pain, for in these two ~~extremes~~ cases of extreme interest of the entire being for a group of facts, the producing mechanism is exactly the same, save in ~~quantitative~~ intensity.

To understand the suspension of ~~high~~ keen consciousness which is another name for shyness, for it is a loss of sense of proportion, let us take the simplest, hence richest example, It pertains to the very rare case when persons surrounding the blind are unkindly disposed toward him. The blind, thus, finds himself almost without any kind of "croyancial" field , or confidence. But not only does he lack this primary field, but the observable knowledge ~~(visual perception)~~ is made much harder due to the dark solitude which is his field of presence.

In short, he is suddenly subjected to hostile attentions without being able to oppose to them the magnetism of the look, this great silent tamer, for he (the blind) ~~is~~ cannot analyse the intention of those he cannot see, and he often becomes terrified. Therefore, prior to any direct attack, the voice is of no use. The blind must await, as if ~~with taped mouth~~ gagged, armed with but three mild weapons: a sneer, or trembling of the lips; a haughty carriage; the usual influence of the blind over his milieu.

Not much action in all this, hence intense frustration. The storm thus unleashed is the result of poor information, therefore it is greatly exaggerated.

Mr. Dugas, who made an extensive analysis of shyness (timidity) makes a distinction between the latter and fear. I believe firmly that shyness is nothing but social ~~timidity~~ fear. Mosso and Wendt, though not too explicit, agree with us. ~~An~~ Other authors, notably Mr. Hartemberg, made a distinction between shyness and fear because of the absence of bodily ~~harm~~ danger. True, life is not in peril in cases of shyness, but since we are here concerned with a psycho-analysis,

we must deduce that gixmnxthm since the subconscious is all, the motive is of secondary importance. Threatened pride (self-esteem) can be as alarming as physical peril. One trembles, so to speak, for one's social being, one's consideration, one's liberty.

Another reservation. At the end of his wonderful work, Mr. Dugas introduces a rather disconcerting opinion, to wit that pudeur, or discretion (sexual reserve) is an effect of timidity, in its analytical and premonitory aspects. There is much truth in this curious point of view and we shall find therein, I feel, the raison d'etre of shyness; an emotional supplement to the deficiency in actual knowledge, a bid for extraordinary attentionx attentiveness.

Still, if one adopts for an instant my 4 stages of the will, motor action, sang-froid, conscious sociability, sacrifice of self, it seems that a certain reservation is in order.

Mr. Dugas is right on the motor level, such as walking, standing still, the act of sitting down, etc. But in the superior stages, the conscious does not draw from the outside. It systematises its acquired (? .. author doesn't say) in ideas, affections and volition. The less there will be of apprehensions, the more the acting systems will build up, well balanced, a propos efficiency and measure. For here everything is, no longer impressions, but co-ordination on a high level of thought, whose work is the result of patience and a sense of proportion.

111 - We have brought to light, let us hope, the efficient dynamic cause of timidity among the blind; the deficiency of activating concepts of the will, provoking the setting in motion of the "sentimentation" (no such word in either French or English), this refuge of notions devoid of sure conscience of themselves.

We have also possibly discovered the deep cause of shyness in mental organization. We see there a sort of rude shock to thought, making it more attentive toxthexoutside superficially, but less well balanced inside. For let us not forget that shyness is a morbid phenomenon, cumbersome, spoil-sport, whose presence in certain souls is but a costly experiment of adaptation to a given social milieu. It would be, ekt therefore, more than foolish to fight shyness in its effects solely. For soon the activating cause of this phenomenon is the stronger, and it is this cause itself which must be destroyed, if not destroyed, for tk it would be silly unless one could make the blind clairvoyants, but restrained.

Since the visual images forming in the mind are synthetic, often mobile, their role is incomparable in the formation of our being, our character. I am certain that among the well-endowed, constance and attention can supplement substitute for w eyesight the missing eyesight.

The author ends with a pat on the back - his pat... his back.

we must deduce that since the subconscious is all, the motive is of secondary importance. Threatened pride (self-esteem) can be as alarming as physical peril. One trembles, so to speak, for one's social being, one's consideration, one's liberty.

Another reservation. At the end of his wonderful work, Mr. Dugas introduces a rather disconcerting opinion, to wit that pudeur, or discretion (sexual reserve) is an effect of timidity, in its analytical and premonitory aspects. There is much truth in this curious point of view and we shall find therein, I feel, the raison d'etre of shyness; an emotional supplement to the deficiency in actual knowledge, a bid for extraordinary attentiveness.

Still, if one adopts for an instant my 4 stages of the will, motor action, sang-froid, conscious sociability, sacrifice of self, it seems that a certain reservation is in order.

Mr. Dugas is right on the motor level, such as walking, standing still, the act of sitting down, etc. But in the superior stages, the conscious does not draw from the outside. It systematises its acquired (? .. author doesn't say) in ideas, affections and volition. The less there will be of apprehensions, the more the acting systems will build up, well balanced, a propos efficiency and measure. For here everything is, no longer impressions, but co-ordination on a high level of thought, whose work is the result of patience and proportion. [illegible]

III - We have brought to light, let us hope, the efficient dynamic cause of timidity among the blind; the deficiency of activating concepts of the will, provoking the setting in motion of the "sentimentation" (no such word in either French or English), this refuge of notions devoid of sure conscience of themselves.

We have also possibly discovered the deep cause of shyness in mental organization. We see there a sort of rude shock to thought, making it more attentive superficially, but less well balanced inside. For let us not forget that shyness is a morbid phenomenon, cumbersome, spoil-sport, whose presence in certain souls is but a costly experiment of adaptation to a given social milieu. It would be, therefore, more than foolish to fight shyness in its effects solely. For soon the activating cause of this phenomenon is the stronger, and it is this cause itself which must be, if not destroyed, for it would be silly unless one could make the blind clairvoyants, but restrained.

Since the visual images forming in the mind are synthetic, often mobile, their role is incomparable in the formation of our being, our character. I am certain that among the well-endowed, constance and attention can substitute for the missing eyesight.

The author ends with a pat on the back - his pat... his back.